

CÉLÉBRATION ET " POÉSIE "

La liturgie est un art

Poser la question de la liturgie comme art, c'est faire lever dans les esprits tantôt la peur de l'esthétisme (et, moins avouable, la peur d'une valorisation excessive du culte dans la vie de foi), tantôt la protestation des artistes, des critiques et des amateurs éclairés contre les avatars de nos célébrations. Qui, par exemple, a raison, de ceux qui se contenteraient de cantilènes sans valeur, ou de ceux pour qui la trop célèbre *Messe pour L'Arbresle* est la seule forme de musique vivante qui puisse servir le culte dignement ?

Les faits apportent la réponse ; il n'est que de bien l'interpréter. « Je fus dans tel monastère pour la messe de Pâques. Quel admirable ballet ! Mais je n'ai pas songé un instant à prier. Inversement, une amie m'a conduit l'autre dimanche à la messe du soir que des religieux ont aimablement consenti à célébrer dans leur chapelle pour rendre service aux habitants de leur quartier. Aucun chant. Célébration « prosaïque » : je n'ai pas cru pouvoir communier ». Ni l'excès ni le défaut ne satisfont le paroissien moyen, l'exigence demeure : l'homme, quand il cherche à s'exprimer religieusement demande qu'on le mette *en état de chant*. Une célébration sans âme n'assure qu'en apparence la mise en règle de sa conscience avec la loi, car elle ne lui apporte pas ce qu'il en attend et ne l'éveille pas à la fonction qu'il y doit accomplir : du coup il n'y prend pas vraiment part. Dès lors, pourquoi viendrait-il ?

L'histoire confirme cette exigence : les cultes ont toujours

été un milieu privilégié de production et de consommation artistique, de *poïésis* en un mot. De cette *poésie* qui transcende tous les arts de l'homme, qu'il investit en chacun et dont le vocable nous servira ici à les désigner tous.

Au fait, pourquoi ? Quelle parenté avec la poésie justifie ce mot de Joseph Samson : la liturgie, c'est « la vie divine devenue art humain » ? Et comment ? Quelles différences entre le culte chrétien et la poésie règlent l'usage dans ce culte du multiforme art humain ? Voilà tout notre propos.

C'est un propos réflexif ; une expérience humaine en est la matière, une expérience hors de laquelle notre discours ne serait que vent. S'il existe un adulte à qui la poésie, en aucun art, ne dise rien, je ne puis me faire entendre de lui. De même, s'il existe un chrétien que la liturgie n'ait jamais touché, je me sens impuissant à lui révéler par l'écrit ce qu'elle est, sous le jour du moins où elle prend place parmi les arts. Car de même que la *poésie* est l'acte du poète (producteur ou consommateur), la liturgie est l'acte du célébrant (prêtre ou laïc) et non de l'historien ou du théologien. Autrement dit, c'est pour des initiés que j'écris.

Esotérisme ? Non pas. Je n'exclus personne de moi-même, fût-ce un novice, un débutant. Ceux que leur disgrâce tend à exclure n'en sont pas le plus souvent responsables à mes yeux. Est-il besoin de l'ajouter ? Ils ne viennent pas d'un milieu social plutôt que d'un autre : j'ai vu des jocistes aller entendre un concert d'orgue consacré à J.-S. Bach.

Mais d'où qu'ils soient, leur existence même est un scandale, à peine moins grave, si l'on veut bien y réfléchir, que l'existence du prolétariat. La foule romaine voulait du pain et des fêtes, « *panem et circenses* ». Il faut vivre d'abord. Mais, en second lieu, ce n'est pas la « sagesse » qui est notre besoin majeur, c'est le jeu. La sagesse est le fruit de l'art de vivre : elle naît du travail et du loisir. Le travail d'abord, la vie conquise, arrachée à la nature, la vie en forme de production ; la fête ensuite, la vie jouée, la vie en forme de célébration. Or, je n'en veux pour témoin que Saint-Exupéry, notre civilisation, en chaque enfant, risque, faute de se donner le

moyen de l'éduquer, d'assassiner Mozart. Du coup, elle tue aussi Samuel. J'accuse donc, tout autant que Marx, et je voudrais, à ces deux niveaux de la poésie et de la liturgie, qu'on s'employât à guérir le mal et, si possible, à le prévenir. Si nous gagnons jamais cette partie, nous serons tous d'accord pour *célébrer* aussi bien qu'on *joue* à Chaillot, et, complices dans la joie, les conditions qu'elle pose pour apparaître ne nous pèseront plus. Ce sera, j'en ai peur, le royaume de Dieu.

Pour l'instant, me voilà tenu d'enseigner et d'établir la comparaison que mon titre annonçait. Trois points de contact et de divergence vont apparaître : de part et d'autre l'homme expérimente une *connaturalité* ; il l'exprime dans une poésie, un chant qui la révèle en la célébrant ; et cela dans un acte créateur.

Une connaturalité

On la saisit en la vivant : on l'analyse moins bien. Impossible de renouveler par l'écrit ce qui fut une présence : les mots, galets refroidis, sont encore de la lave, ils ne sont plus le jet brûlant.

« Je me souviendrai longtemps de cette liturgie du soir. Dans une coupe de pierre, le célébrant, que ses vêtements purs transfiguraient, fit fumer l'encens devant l'autel. Il n'avait pas mesuré chichement la dose. Sans balancement mécanique et cliquetis d'encensoir, la fumée montait sous la voûte, en volutes abondantes dont chacune semblait pousser l'autre, et le parfum gagnait toute la nef. Nous chantions : *Que ma prière devant toi s'élève comme un encens, et mes mains comme l'offrande du soir.* Le geste était beau, l'antienne en précisait le sens. Je m'y accordai spontanément : la prière monta de mon cœur vers Dieu. Alors, je saisis intuitivement ce que les définitions n'avaient pas réussi à me révéler : prier, c'est se consumer devant Dieu, c'est élever son cœur vers lui ». Ainsi parlait une jeune institutrice.

Tout acte liturgique est, au sens large, un sacrifice : on

y fait le sacré. Autrement dit, on accomplit un geste humain où se réalise et s'exprime la rencontre de Dieu.

En régime chrétien, cette rencontre est communion. Amitié à laquelle Dieu m'élève. Je me tourne vers lui parce que je me sais affecté d'un attrait pour lui (et sa cause dans le monde) et parce que je désire être encore mieux affecté de cet attrait. Dans l'acte que l'Eglise accomplit pour se tourner en chœur vers Dieu, le Christ vient. Mystère du culte, mystère dans le culte : Dieu *passé* dans ce peuple qui n'agit qu'en vue de le laisser agir librement ; bien plus agissant que ce peuple, Dieu l'élève jusqu'à lui, il le fait plus profondément sien. Plus exactement, il agit en chaque personne à la mesure de l'amour intime qui crie vers lui pour le faire venir ; il lui donne un cœur plus grand, dans la mesure où elle l'aime « de tout son cœur », et à l'instant elle peut l'aimer mieux.

Tout cela est obscur sans doute, de l'obscurité de la foi. Mais on en perçoit quelque chose : *je m'accordai spontanément... je saisis intuitivement...* Le sens qu'on a de Dieu dans un tel acte est sympathie plutôt que théorie ; amour qui regarde, abandon contemplatif, plutôt qu'intelligence habile à s'expliquer. Discipline spirituelle, la liturgie fait apparaître un meilleur être-avec-Dieu.

Sommes-nous si loin de la *poésie* ? « Je me souviens de ce dimanche de mai. Le soleil de quinze heures avait attiré à lui toutes les tulipes du jardin. Jaunes, blanches, rouges et noires, elles s'étaient ouvertes sans pudeur et lui offraient leur corolle et leur pistil. Je me figeai, médusé : *j'étais cela*. Un rythme chanta dans ma tête. Le soir, un poème était né :

Frêle calice ouvert comme une offrande mûre,
Je réserve au soleil le secret de mon cœur
Et rends à l'unité de sa lumière pure
Le réceptacle épanoui de mes couleurs ».

Une impression très vive : les tulipes et moi *co-existons*. Comme elles je reflue de ma cause, et comme elles je suis un élan vers elle, je lui suis « accordé ».

Pas de raisonnement, de comparaison même : un éclair, une intuition. Pas de progrès vers une conclusion : une constatation. Pas de dialectique : la perception d'un sens : « Aux heures vulgaires, nous nous servons des choses pour un usage, oubliant ceci de pur, qu'elles soient ; mais quand après un long travail, au travers des branches et des ronces, à midi pénétrant historiquement au sein de la clairière, je pose ma main sur la croupe brûlante du lourd rocher, l'entrée d'Alexandre à Jérusalem est comparable à l'énormité de ma constatation... *L'attrait de toutes choses, je le ressens dans le silence de mon âme* »¹. Combien d'autres que le promeneur Paul Claudel ont posé leur main sur ce rocher ? Combien avant moi ont vu des tulipes fleurir au soleil ? Et pourtant c'est lui et c'est moi qui, mis en cause, nous sommes sentis attirés par ces choses, vivant avec elles le même destin.

Dans une telle expérience, le poète n'acquiert pas une idée de plus. Simplement, il « épouse la singularité des choses »², il réalise ce qu'il vit habituellement sans le savoir : il coïncide avec le monde et, dans sa parenté avec un fragment de l'univers, il est révélé à soi-même et touche son âme, cette âme singulière qui, dans la vie ordinaire, lui échappe constamment. En naissant avec, en « co-naissant », il se reconnaît.

Ce n'est donc pas l'universel qu'il appréhende, mais le singulier. L'universel, abstrait, n'est qu'un *chiffre*, substitut conventionnel, x ou y de l'équation. Le singulier parle plus haut : le mystère, la plénitude de l'existence se manifestent en lui. Voilà pourquoi le contact du poète avec ce qui existe est, en un sens, religieux. Un coucher de soleil, à onze ans, peut vous marquer pour toujours : la fragilité du monde s'y révèle, dans une étrange sérénité : ce monde n'est pas, puisqu'il meurt ; il désigne autre chose que lui-même, puisqu'il meurt en beauté. Solennelle révélation ! Toutes les manières d'exister sont transfigurées dans un au-delà d'elles-mêmes si

1. Paul CLAUDEL, *Connaissance de l'Est*, le Promeneur, *Œuvres poétiques*, p. 85.

2. Jacques et Raïssa MARITAIN, « La poésie, expérience spirituelle », cahier spécial de la revue *Fontaine*, avril 1942, p. 22-23.

délicieux à l'âme que sa présence tempère de calme la mélancolie où son éloignement risquait de vous faire tomber.

Certes, vous ne renouvellez pas à volonté cette perception. Mais vous n'oublierez plus cette « saveur »³. Elle sera latente en vous. Un jour un parterre de tulipes, un autre jour, non loin des rives du Rhône, un mur frisé par le soleil, un mur de galets ronds, roulés depuis combien de millénaires par le torrent, et presque éternels, la réveilleront dans votre conscience, et vous saurez à nouveau que les choses du monde ont en commun *ceci de pur, qu'elles sont*.

Mais qui vous l'aura fait découvrir ? Quel sens mystérieux subitement délivré ? Et pourquoi vous plutôt qu'un autre ?

On parle d'inspiration. Mot commode. En vérité, il ne dit rien. Il n'est pas de vent poétique, pour secouer les artistes comme le mistral les cyprès. Par contre Claudel parle de « un sens intérieur de l'esprit », d'« un poids spirituel », autrement dit : un flair. Il ose même cette image : la mémoire, mère des Muses, « est posée d'une manière ineffable sur le pouls même de l'Être ». Car l'être créé, pour Claudel, est une vibration⁴. Mais la vibration révèle le Moteur. Et l'esprit est si bien fait pour s'en apercevoir que la mémoire (comme un doigt sur une artère détecte non pas le sang seulement, mais le cœur) pressent l'éternité dans le temps, la nécessité dans la contingence, la plénitude dans la participation. Sans doute est-ce *Animus* qui élabore ces formules : *Anima* se contente de chanter ce qu'elle a saisi sans un mot. Mais, sans sa perception que pourrait dire *Animus* ? Oui, la sagesse ne vient qu'après le jeu.

Alors, la poésie est goût de Dieu ? Il est vrai, mais sans le savoir. Goût de l'Être par quoi tout être existe ; à peine dirait-on goût du Dieu créateur ; certainement pas goût du Dieu vivant. Même si celui-ci, pour se révéler, s'est nommé

3. « Réveil dans la conscience d'un sentiment fondamental qui se trouvait conservé comme impression latente ». Texte sanscrit, *Ibid.*, p. 215.

4. *Cinq grandes Odes*, Paris, Gallimard, p. 13-14.

« Celui qui est ». Il n'empêche : le croyant s'en souviendra.

Non pour identifier expérience poétique et expérience liturgique, mais, précisément, pour les distinguer.

Des deux côtés, c'est l'être humain en son tréfonds qui est saisi : le cœur, ce point où la connaissance est sympathie, où la sympathie est un flair, un sens de ce dont on est proche et qu'on aime par conséquent.

Mais, d'un côté, il s'agit d'une connaturalité surnaturelle : Dieu crée en moi la grâce qui me fait « participant de sa nature » (2 *Pierre*, 1, 4) ; il me donne par le Verbe incarné son Esprit ; il me *naturalise* dans sa patrie ; il m'introduit dans son intimité.

De l'autre, il s'agit d'une connaturalité au niveau de la « nature », de la création. Certes, dans la connaturalité qu'il expérimente, le poète pressent le mystère de l'Être par quoi les êtres sont, et cet être est Dieu, mais c'est, en Dieu, ce que l'homme laissé aux seules ressources de sa nature peut s'imaginer à propos de Dieu, non la profondeur intime que ni la chair, ni le sang, mais le seul Fils unique, celui qui est dans le sein du Père, pouvait nous révéler.

La connaturalité dans la vie divine est le fruit de l'amour paternel ; la connaturalité dans l'être est le fruit de l'amour créateur. Et sans doute est-ce, en Dieu, le même, car Dieu ne fait pas de plis, mais autre chose est de s'unir à Dieu comme un fils à son père, autre chose est de flairer la source de tout ce qui est.

En outre, la connaturalité de grâce avec Dieu que chante le croyant dans l'acte liturgique, loin d'être le privilège d'une élite, est, de droit, ouverte à tous et ne présuppose aucun *don* humain, car elle est pur don de Dieu : il suffit ici (sous l'influx de la grâce) de vouloir pour pouvoir, de consentir pour recevoir.

Par contre le flair propre à la connaturalité dans l'être, l'inspiration est affaire de complexion et d'éducation, de *dons* et de *métier*. Sans doute « il y a les poètes qui savent faire des vers parce qu'ils sont poètes » — c'est la part des dons —

et « les poètes qui sont poètes parce qu'ils savent faire des vers » — c'est la part du métier — mais cette distinction est postérieure à l'ébranlement poétique : cet ébranlement, on le ressent ou non. « Poète, on l'est de naissance », il ne suffit pas de vouloir pour pouvoir.

Enfin, le flair chrétien, instinct du Saint-Esprit s'exprimant dans notre conscience, sens du Christ, inclination affective vers les choses de Dieu, est permanent ou peut le devenir. Plus on vit avec Dieu, plus (même sous mode négatif) on prend conscience de son action, mais à travers toute la vie et pas exclusivement dans la célébration.

Car, en un sens, le culte « en mystère », le culte symbolique ou sacramentel, est second. Est premier le culte spirituel : la vie quotidienne vécue comme offrande religieuse à Dieu. Mais parce que l'usage du créé réveille en nous la « convoitise » et, par elle, l'aveuglement, il a paru bon au Seigneur de nous donner la faculté d'un culte où l'usage des réalités sensibles nous remette en mémoire et nous transmette le don de Dieu : ainsi la bénédiction de la table nous apprend à user saintement du repas. Mais, prière ou sacrement, le culte n'est pas une algèbre ; à travers les mots, les gestes, l'usage des objets liturgiques, une rencontre de personnes se produit : l'usager se laisse unir à Dieu. Par suite, il se laisse unir à ses frères et le culte collectif rassemble les enfants de Dieu dispersés par le péché. De ce fait la célébration, pédagogie efficace, est, selon le mot de Paul VI, la « première école de vie spirituelle ».

Par contre, le flair propre à l'art est fugitif. Tellement, qu'il arrive aux artistes de le chercher dans des états douteux et par des procédés artificiels. Comme la Pythie emprunte son ivresse et sa prophétie aux fumerolles volcaniques, Balzac demande au café le frémissement créateur, Baudelaire s'adresse au haschisch, Verlaine à « la fée verte » et Rimbaud cultive « un immense et long dérèglement de tous les sens ».

Comparaison faite, nous pouvons conclure ceci : en droit, Dieu n'a pas besoin d'artifices poétiques pour se révéler et se communiquer à nous. S'il y a place dans nos existences pour une activité sacrée autre que la consécration des activités

humaines à Dieu dans l'exercice même de ces activités, c'est en raison du redressement qu'impose le péché. La liturgie est une entreprise de rééducation, elle ne peut pas ne pas avoir un côté artificiel.

En outre, ne sont *moyens* stricts de communion avec Dieu que la Parole prêchée et les Paroles verbales et gestuelles que sont les sacrements : l'entourage poétique, festif ne s'impose pas rigoureusement. Il ne s'ensuit pas qu'il soit inutile, car il favorise l'éveil du cœur et, indirectement, l'action de l'Esprit. Un culte prosaïque serait une sorte d'algèbre. Or que serait une humanité où les équations remplaceraient les œuvres de Rodin, Mozart ou Picasso ?

Surtout, la festivité liturgique, avec tout son matériel d'art humain, ne joue son rôle dans la célébration que si nous *voulons* vraiment l'utiliser. Nul besoin, ici, de *s'exciter* pour une problématique émotion. Il faut plutôt s'accorder, par un usage paisible de la beauté sensible, à l'effusion de l'Esprit. La liturgie est bien notre « fée verte », elle n'est pas « un dérèglement de tous les sens ». Son vêtement poétique doit nous *composer*, nous recueillir, ouvrir l'attention de notre cœur. Par suite n'importe quelle activité poétique (production ou consommation d'art humain) ne sera pas propre à l'usage sacramentel. Le dérèglement, ici, desservirait, car Dieu, loin de dérégler l'homme, rassemble son cœur par surcroît du don qu'il lui fait du sien.

Liturgie et poésie sont toutes deux une sorte de chant

Le culte ne fait pas partie de la vie quotidienne et ce serait une erreur grave que de vouloir l'y réduire absolument, en célébrant, toujours, par exemple, dans un espace non sacralisé, tel ce clerc mal accordé à sa fonction qui « n'aurait pas été gêné de dire habituellement la messe à la cuisine » ou cet autre qui rêvait de célébrer « en blouson de tous les jours ». Le culte n'est pas une production utilitaire, il est expression gratuite, célébration, louange et chant, lyrisme et festivité. Férie donc, puisque les fêtes sont des jours fériés.

Il s'agit de dépasser ce monde pour atteindre le sacré en pleine conscience et, en régime chrétien, s'en laisser pénétrer.

Je sais : ces vérités sont, pour certains, irritantes. Mais quoi ? Nous faudrait-il être moins humains que les « primitifs » ! C'est comme une vérité anthropologique — à niveau d'homme et d'humanité véritable — que le P. Jolif a pu, dans cette revue même, écrire ceci : la fête, c'est « la prise de possession par l'homme de la signification vraie du monde », parce que « c'est une approche du sacré, de ce Tout Autre qui habite au delà du monde et qui ne se manifeste jamais qu'à demi »⁵.

Or dans le culte chrétien cette approche est efficace parce que Dieu s'est approché, parce qu'il continue de le faire à travers des gestes privilégiés. Ce trésor, jamais l'Eglise ne s'en laissera dépouiller par des barbares pour qui tout, absolument tout, est donné dans le quotidien. Bien plutôt, elle devra les rééduquer pour les y faire accéder. Car eux aussi ont besoin de chanter après avoir peiné. Le quotidien, le présent, l'événement, tant que vous voudrez, mais sous le jour où il est la fête absolue, sous le jour de l'actualité de Dieu, dans le présent éternel de son passage parmi nous. Sinon, l'événement reste périssable puisqu'il n'est pas, dans l'adhésion à Dieu, sauvé. Et voilà pourquoi, par exemple, une vraie prière universelle, sans cesser d'être concrète, ne sera pas partisane et partielle, voire même grossièrement incantatoire, comme celle que j'entendis un jour et dont les procédés venaient tout droit d'un théâtre parisien.

Car, sous le voile des symboles, Dieu se communique à l'homme tandis que l'homme s'offre à Dieu et cet événement qui est tout harmonie doit être respecté. Paroles, gestes, matières même concourent à le manifester et à le produire, sans toutefois le donner à voir. Tel est en effet le « mystère » : on n'en peut parler qu'à mots couverts, en images, puisqu'il est en vérité ineffable et que sa révélation en ce monde ne peut le dévoiler tout à fait : « Vraiment, chez toi Dieu est

5. Jean-Yves JOLIF, « L'homme a besoin de la fête », dans *Lumière et Vie*, n° 58, p. 15 et 18.

caché » (*Is.*, 45, 15), ce Dieu qui s'est révélé *sous un voile* : l'humanité de Jésus-Christ, image, sans doute fort belle, de Dieu. Il ne s'agit pas d'explication logique, mais de suggestion analogique et ce mot le dit assez : si la parole explique le sens du geste (son intention), le geste, lui, et l'entourage festif qui le porte, doivent manifester la délicatesse suprême, la douceur qui est la force de Dieu. Il ne s'agit donc pas d'analyser, mais de montrer ; de bavarder, mais de chanter.

Encore une fois, sommes-nous si loin de la poésie ? L'originalité de la connaissance poétique, c'est qu'étant « au minimum de connaissance » (je ne sais rien de l'astronomie du coucher de soleil, de la physique des galets, ni de la chimie des fleurs), elle est « au maxima de virtualité germinative »⁶. Elle s'apparaît à travers le chant qu'elle invente : l'ébranlement initial se traduit dans un rythme, une cadence, un jeu de formes, de couleurs, un volume, un chant. Car, ne l'oublions pas, c'est dans le souffle, l'esprit d'amour que s'achève la communion : l'artiste offre à l'Être en qui il communique une œuvre qu'il *expire* de lui-même, mais cette œuvre, l'Être même l'a *inspirée* en lui. Il a perçu l'ineffable, et l'ineffable se donne, *sous le voile* du poème, à contempler.

C'est pourquoi le vrai poème est le contraire du discours. Tout art, parce qu'il est épiphanie, se refuse à être explication : « Prends l'éloquence et tords-lui son cou ». Jusqu'à quel point ? « La poésie, a-t-on dit, plus elle s'épure, plus elle se tue ». Ni trop, ni trop peu : l'artiste est juge. Il peut bien se contraindre à une forme, mais c'est pour mieux révéler. S'il cède à l'exclusif amour de la forme il n'est plus qu'un rhéteur. Boileau versifiait fort bien, mais c'est à la poésie qu'il avait tordu le cou. « Le langage doit transmettre l'amour », disait P. Emmanuel. Or c'est dans la beauté seulement que peut naître l'amour. Nous savons cela depuis Platon. Initiateur au sens caché du monde, l'artiste est tenu de conduire à la communion par la beauté. Communion dans l'être, communion entre eux de ceux qui useront de l'œuvre d'art.

6. Jacques MARITAIN.

Pour autant ne soyons pas dupes : la fonction sociale de l'art n'est pas son but. « La poésie, disait E. Poe, ne doit pas avoir en vue autre chose qu'elle-même » : l'artiste n'œuvre ni pour lui ni pour les autres, il œuvre parce qu'il faut, parce qu'il ne peut faire autrement, parce que la beauté veut naître, parce que le chant demande à jaillir. Le rocher même à la source finit par ne pas résister. Au reste, même s'il juge bon d'achever l'œuvre, de la fixer en tel ou tel de ses états, l'artiste n'en est pas souvent satisfait dès l'abord. Il lui faut parfois des jours avant de la reconnaître : ce n'est pas Valéry qui a figé le *Cimetière marin* : c'est Jacques Rivière, directeur de la *N.R.F.* en le lui extorquant dans la forme où nous le connaissons. Mais, n'en doutons pas, Valéry eût été heureux de peiner de toute son âme à l'achever autrement et peut-être eût-il produit un chant, mieux versifié encore si possible, et, qui sait ?, moins beau. Car se soumettre au réel qu'on éprouve, ce n'est pas *faire ce qu'on veut* (les badauds se l'imaginent, qui n'ont jamais pris la peine de chanter), mais seulement *ce qu'on peut*. A l'usager de s'accorder à l'œuvre, afin d'entrer, si possible, dans son inspiration. Car si l'esprit est la charge du verbe, le verbe, lui, porte le sens de l'esprit « par la grâce d'un langage où, dit Saint John Perse, se transmet le mouvement même de l'Être »⁷.

Poursuivons donc notre comparaison : en art comme en liturgie, l'expression est lyrique : une forme révèle, par sa beauté, notre accord ontologique, dans la poésie avec le réel et dans le culte avec le Dieu vivant. Mais analogie n'est pas identité.

Le chant poétique est éminemment subjectif. Qu'on me permette ici de citer et de gloser Pierre Emmanuel : « Le réel étant l'analogue de l'âme (*noter cette vision de l'homme dans le monde : elle exprime le fondement de la connaissance par mode symbolique*), il y a en moi quelque chose qui répond à l'eau, à la lumière, au feu, à la terre sous toutes leurs formes, à la vie animale aussi. La cohérence et le dynamisme des cho-

7. Discours à Stockholm, pour le Prix Nobel.

ses ou des mots qui en tiennent lieu (*le langage est la figure du réel*) reproduisent la structure et le rythme des événements intérieurs (*symphonie pastorale, hymne à la joie, etc.*) : une forte imagination, servant de médium à la sensibilité, projette en un drame de formes ce que l'analyse psychologique est incapable de percevoir (*les formes ne sont pas des représentations rationnelles : elles n'expriment pas l'essence, mais l'acte ; elles doivent faire participer à un dynamisme, un élan*). Nous n'imaginons rien qui ne soit en nous-mêmes (*l'artiste n'est pas un photographe, c'est le photographe qui est un artiste et comme tel, c'est lui — lui dans le monde — qu'il donne à voir, et non des objets*), dans notre moi personnel ou dans ce moi spécifique d'où surgissent nos plus secrètes impulsions. De la fréquence de certaines images symboliques, le poète sait déduire sa constellation intime : les mots-clés, les forces maîtresses de son monde spirituel » et cela est significatif de sa manière à lui d'être au monde et d'incarner l'humain, même si d'aucuns se reconnaissent en lui.

Le chant liturgique — ce mot recouvre ici tout ce qui dans la célébration relève de l'art — ne peut être une expression subjective imposée par tel ou tel : il doit être guidé par le sens intime de la foi dont l'Esprit-Saint munit tous les baptisés. Il doit être réglé par l'objectivité de la foi, sans cesser pour autant, quand la forme le requiert, de faire entendre un accent personnel : ainsi l'hymne est plus libre que la prière officielle du célébrant.

Non que l'Esprit-Saint et le sens de la foi imposent un style particulier, mais qui voudra exprimer la vie avec Dieu ne pourra se dispenser de créer ou d'utiliser des œuvres qui aient du style. J'entends encore le P. Couturier : « Vous n'êtes pas obligé de mettre une croix sur votre mur. Mais ne feriez-vous qu'assembler deux morceaux de bois, vous devez chercher toute la beauté possible, car il s'agit d'évoquer l'action de Dieu, et Dieu ne fait rien que de beau ».

Evidemment, il y faudra avant tout des dons humains et du métier. Des dons, saint Jean de la Croix en avait à coup sûr. Et par ailleurs, il connaissait fort bien les techniques de

son temps. C'est la raison pour laquelle je ne verrais pas d'objection à ce qu'on prenne pour hymne liturgique tel ou tel de ses poèmes. Par contre, je refuserais d'utiliser ceux de Thérèse de l'Enfant-Jésus. Car la sainteté ne fait pas le poète et le fruit de la grâce n'est pas d'abord de l'ordre humain. Certes, à égalité de dons et de métier, les poèmes d'un saint ont des chances d'être plus en accord avec le sens de la foi et de mieux le révéler, mais, de soi, « ce n'est pas en tant que grand mystique, mais en tant que grand poète que saint Jean de la Croix réussit à produire un chant aussi parfait »⁸. Voilà pourquoi les œuvres d'art utilisées dans le culte ne viendront pas forcément des artistes les plus chrétiens⁹. Voilà pourquoi il faudra, si possible, parier en faveur du génie humain. Qui a vécu au couvent de L'Arbresle n'en saurait douter un instant.

Il n'empêche : qui veut faire œuvre d'art sacré doit, autant que possible, s'imprégner de la tradition de la foi et s'y accorder. Non qu'il ait à devenir « théologien » : il doit surtout ouvrir son âme à la Parole, à ses résonances humaines à tout le moins, s'il n'y entend pas la Parole de Dieu. Car, si dans la liturgie nous répondons à la Parole par le chant, c'est qu'il ne revient pas à la seule intelligence d'assimiler le verbe de Dieu. Celui-ci en effet « n'est pas une parole banale : il respire l'amour »¹⁰. Il s'adresse donc à *Animus* et *Anima* ; il parle au cœur, et de l'amour de Dieu. Pour bien entendre son langage il faut donc vibrer sous l'archet de l'Esprit, car c'est par l'opération de l'Esprit seulement que le Verbe se fait chair.

Ajoutons que si, pour une très grande part, le langage de la Révélation est lyrique, sensible, imagé, c'est qu'il doit

8. Max MILNER.

9. De même les prêtres les plus saints ne sont pas forcément, en un sens (secondaire, il est vrai, nous le verrons) les meilleurs célébrants. J'ai connu un prêtre à la sainteté assez évidente dont la façon de célébrer hérissait bien des gens, qui tous pourtant étaient sensibles au rayonnement de sa vie de foi à l'intérieur même de la célébration.

10. « *Verbum non quaecumque, sed spirans Amorem* » (saint THOMAS D'AQUIN).

s'adresser à tous les hommes, de tout âge, culture et mentalité et non aux seuls rationalistes que le progrès, en son ordre bienfaisant, de la science, multiplie allégrement aujourd'hui. Voilà pourquoi, à mon sens, une assemblée peut, en cas de misère, se passer d'architecture, de peinture, de sculpture, de vêtements, d'objets précieux et de lumière adroitement et magnifiquement diffusée, même d'un célébrant « doué », elle ne pourra jamais se passer d'un minimum de parole lyrique. Tel est précisément, pour une grande part, le psautier.

Nous le touchons du doigt : l'Écriture est notre source. Sans elle, nous chanterions probablement des cantiques encore plus mal inspirés que mal écrits : « Un séraphin dit un jour à son âme... » ne pouvait susciter que mépris de la part d'un artiste digne de ce nom et le dégoûter de la foi — mais non pas, je pense : « Souviens-toi de Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts ». Claudel dans sa lettre à Cingria¹¹ avait parfaitement raison de prononcer que la décadence des arts sacrés provenait du « divorce entre les propositions de la foi et les puissances d'imagination et de sensibilité qui sont émi-

11. On sait quel rôle a joué la liturgie dans la conversion et l'œuvre de Claudel. Il vint à Notre-Dame de Paris le 25 décembre 1886 dans un étrange état d'esprit : « Je commençais alors à écrire et il me semblait que dans les cérémonies catholiques, considérées avec un dilettantisme supérieur, je trouverais un excitant approprié et la matière de quelques exercices décadents » (*Ma conversion*). Or, à partir des *Cinq grandes Odes*, des phrases entières sont extraites de la liturgie et passent, presque inchangées, dans ses œuvres. Bientôt, avec le *Processionnal* et *La messe là-bas*, il s'invente une sorte de verset calqué sur la psalmodie latine, si bien qu'il se trouve avoir tiré d'une forme purement liturgique, sans rapport avec la prosodie originelle de l'hébreu, une nouvelle forme de prosodie française. Mais, en ce temps-là, il ne demande plus à la liturgie d'être sa « fée verte », il lui demande de nourrir sa foi. J'en infère ceci : les meilleurs créateurs d'œuvres liturgiques, il faut sans doute qu'ils vivent de l'*Opus Dei*. Oserai-je dire à nos frères bénédictins que nous attendons d'eux plus que des « restitutions » (admirables du reste), mais qu'héritant de l'esprit de leurs pères, ils redeviennent pour nous des « créateurs ». La Compagnie nous a donné le P. Gelineau et les Spiritains, le P. Deiss. Ce n'est pas si mal. Mais, des monastères de France, nous attendons, dans l'avenir, encore mieux.

nemment celles de l'artiste ». Mais ce sont les scolastes qui ont réduit la foi en « propositions » où l'imagination ne saurait trouver son bien. Coupée de l'Écriture (dont le lieu naturel est l'assemblée liturgique), la proclamation de la foi tend au catéchisme et aux « actes » (de foi, d'espérance, de charité et de contrition) qu'on nous fit jadis ingurgiter. Rien de moins suggestif pour un artiste. Mais le génie de saint Paul a fécondé des musiciens.

En fin de compte, puisque notre grand-prêtre est le Verbe incarné, le chant de nos arts sacrés doit tendre à exprimer la plénitude humaine qu'apporte l'Incarnation. Sinon, il ne révélerait pas que Jésus est le Dieu *fait homme* et que notre Dieu sauve l'humain. Mais, en même temps, il doit tendre à exprimer la transcendance du Sauveur qui est bel et bien l'Homme-Dieu. Sinon il ne manifesterait pas que l'humanité du chrétien tranche sur l'humanité commune, par la séparation d'avec le péché — ou du moins qu'elle doit y tendre afin que la transfiguration de l'humain en Dieu soit une épiphanie de sa gloire dans l'humain.

Puisque le chant de l'art est subjectif, ne l'entend pas qui veut, mais *qui peut*. Il faut s'accorder à un artiste pour recevoir son message si l'on n'est pas spontanément en accord avec lui. Y parvenir c'est accéder à une familiarité, entrer dans un cercle d'amoureux, un club, si large soit-il, qui ne sera pas, hélas ! ouvert à tous. Car tous n'ont pas le même don pour flairer l'être, ni le même doigté pour le toucher.

Comme celui de tout art, le chant des arts sacrés ne peut qu'être subjectif en son origine : dans l'*Exsultet*, c'est d'abord un artiste, une personne que je rejoins. Or ce chant a fini par servir à toute la communauté des croyants. Eh bien ! c'eût été impossible s'il n'avait procédé d'une conscience très personnelle du mystère de la foi. Ne croyons donc pas que pour être, selon le mot du P. Régamey, « la plus haute conscience du peuple fidèle », il faille tendre à l'impersonnalité. S'il faut prêcher « *verbo et exemplo* », s'il faut, pour communiquer aux autres un germe de contemplation, avoir porté en soi-même ce fruit, l'artiste chrétien doit être assez humain

dans son art et chrétien dans son cœur pour que l'œuvre soit celle de son âme et révèle aux autres la leur. Il n'y a d'ailleurs rien à craindre : les êtres les plus vraiment personnels sont aussi les plus universellement humains, et la communion à Jésus-Christ personnalise les êtres, loin de les mouler du dehors sur un modèle commun.

Humain, le chant poétique exprime toute la vie humaine. Sans parler de la banalité quotidienne, il n'est pas jusqu'au malheur qu'il ne transfigure en beauté. On peut n'être pas romantique et refuser que « les chants désespérés soient les chants les plus beaux ». Il n'en reste pas moins que la poésie ne peut manquer d'être « l'écho de la plainte humaine répercutée sous les cieux »¹².

Sur ce point, la liturgie impose une très précise limite aux arts. Elle leur fait un devoir de tendre à la paix. Non qu'il faille nier le tragique, il faut plutôt l'intégrer dans la « bienheureuse vision de paix » dont chaque célébration est la vivante icône en ce monde. Voilà pourquoi, par exemple, le *Sanctus* horriblement strident de la *Messe pour L'Arbresle* ne fait que m'exaspérer. Le Dieu qu'on me révèle ici, je ne saurais l'offenser. Peut-être en aurais-je peur, mais comme un primitif de la foudre qui incendie sa forêt. Par contre, je ne puis entendre l'*Agnus Dei* de la *Messe du couronnement* sans me ressouvenir de ma condition de pécheur, mais cela tient au fait que Mozart a su parfaitement exprimer l'humanité de Dieu.

Pour chanter, il faut créer

« *Opus Dei* », action de Dieu et action pour Dieu, la liturgie, en dépit des apparences, est une œuvre plus qu'un discours. Action vitale, qui requiert un engagement et mobilise une volonté. L'homme y passe tout entier. L'esprit doit s'y révéler à lui-même et s'éduquer par des actes corporels : se laver, se parfumer, manger et boire, fléchir le genou, s'incliner, regarder, écouter, chanter. L'assemblée des croyants doit y prendre conscience d'elle-même, s'y ressourcer dans sa

12. Georges BERNANOS.

vocation divine et ainsi, à partir de son unanimité sensiblement représentée, s'affirmer davantage une communion.

C'est pourquoi d'ailleurs son acte propre est assumé dans un autre : l'œuvre du culte est en premier lieu celle du Christ. Loin que la nôtre provoque la sienne, c'est le contraire qui est vrai. Lui seul est créateur de la connaturalité avec Dieu qui est la matière de notre célébration. Lui seul est le prêtre permanent, ministre du culte éternel, toujours en train d'intercéder auprès du Père et de communiquer l'Esprit. Que deux ou trois se réunissent en son nom, il passe au milieu d'eux. Comme les Apôtres suivirent le Christ du regard, au soir de son Ascension, l'assemblée se tourne vers le prêtre qui, du fond de l'église, monte vers le sanctuaire : le Fils s'unit au Père, le célébrant baise l'autel. Puis il se tourne vers le peuple pour offrir à chacun la grâce éternelle du Seigneur, actualisée dans cet instant par son charisme sacerdotal. Oui, le Christ est là et nous sommes un chœur à la place d'un agrégat ; il parle et nous sommes tout oreilles à ce qu'il dit par le lecteur ; il prie par le célébrant, même si, hélas ! ce dernier est un peu distrait¹³ ; il dit que ceci est son corps, et c'est par ce corps sacramentel que nous serons une communion.

Pour le dire en deux mots, il dit ce qu'il fait et il fait ce qu'il dit. Sa parole est un acte, et cet acte est révélé en même temps qu'accompli. Humble célébration rurale ou messe pontificale, le culte chrétien est, toujours et avant tout, l'acte unique de Jésus-Christ, cet acte qui transcende le temps pour en pénétrer toutes les minutes, impressionner dans l'histoire et l'espace la multitude des fidèles concélébrants, les associer à l'élan spirituel qui rayonne de son cœur et les transfigurer en lui. Voilà pourquoi la liturgie est le culte du Christ et de son corps, « l'action sacrée par excellence dont nulle autre

13. On entend ce que cette phrase veut dire : le célébrant est la figure, le sacrement du Christ en prière. Même s'il est distrait, c'est le Christ que nous contemplons, sa prière que nous l'écoutons actualiser parmi nous.

action de l'Eglise ne peut atteindre l'efficacité au même titre et au même degré »¹⁴.

Cela seul suffirait à nous interdire de parler de ce culte par mode de mépris, tel ce prêtre qui disait « s'asseoir dessus », car s'il fut jamais digne de critique et de mépris, la faute en fut d'abord aux clercs dont il était abusivement devenu l'affaire et qui, n'en vivant pas eux-mêmes, l'avaient laissé dégénérer. Le Seigneur, lui, n'a jamais manqué d'assumer dans son amour tout ce que nous l'avons laissé nous donner dans la liturgie, même en la célébrant si mal.

Et puisque la vie chrétienne consiste à « se laisser saisir par le Christ », il apparaît évident que la liturgie en est l'école publique, gratuite et obligatoire, du baptême à la mort. Où trouverait-on meilleure *pratique* ? A l'intention de l'homme qui veut s'offrir à Dieu répond la *création* de la grâce : le Christ, pour le donner au Père, l'attache à soi. Où trouverait-on meilleure *théorie*, meilleure doctrine et meilleure annonce de salut ? Les paroles proclament exactement ce que fait le Seigneur tandis que les symboles essentiels le révèlent plus concrètement que les mots, dans le climat saisissant de la célébration ?

Fallait-il que nous fussions tombés bas pour stériliser par notre formalisme et figer dans une tradition mal assimilée la merveilleuse pédagogie que le Christ avait inventée à notre bénéfice dans le génie de son amour ?

Une dernière fois, sommes-nous si loin de la *poièsis*, de la création par mode d'art humain ?

On ne compose pas un poème exactement comme une dissertation. Il ne s'agit pas de démontrer (« une démonstration ne chante pas », disait Valéry), il s'agit de découvrir, c'est-à-dire de révéler. Le poème n'est pas planifié selon un ordre logique : il ressemble plutôt à l'aventure de Christophe Colomb. Sait-on sur quelle terre on va mettre le pied, même si on flaire son appel à la proue d'un navire apparemment perdu

14. Constitution *Sacrosanctum concilium*, n. 7.

sur la mer ? « Il faudra bien qu'il avoue », crie Rodin devant son marbre, et Beethoven hurle : « Je l'ai ». Valéry, lui, pousse à l'extrême : « Je n'ai pas voulu dire, mais *voulu faire*, et ce fut l'intention de *faire* qui a *voulu* ce que j'ai dit ». Travail donc, travail créateur, car la forme qu'invente l'artiste lui est personnelle, exprime son univers intérieur dans un double qui lui est accordé.

Plus que tous les autres serviteurs de l'art, l'acteur de théâtre, à certains égards, ressemble au célébrant. Il convient donc de s'attarder sur son cas. Or c'est un terrible travailleur. Je puis m'aventurer sur scène avec un minimum de dons. Je n'y tiendrai pas longtemps si je persiste à demeurer un amateur. On imagine parfois que, pour recréer Rodrigue ou Phèdre, il suffirait d'une belle voix et de quelque imagination, pourvu qu'on se fie à l'émotion du moment. L'homme de métier ne joue pas avec une œuvre, il la sert, il entend la recréer. Ses gestes ne sont pas improvisés au hasard de ses humeurs et du public. Il les a pesés, calculés. En fréquentant méthodiquement l'œuvre, il a découvert son personnage, composé son masque et, chaque fois qu'il monte en scène, il doit le reproduire exactement. Non sans émotion, bien sûr, mais une émotion lucidement conduite vers la fin de l'œuvre, et non livrée à son imprévisible élan. L'acteur *veut* sa façon de dire, comme Valéry son poème, par l'intention qu'il a de nous jouer. Il est Gérard Philipe, et nous voyons Rodrigue ; Marie Bell, et c'est Phèdre que nous écoutons. Mieux, il n'est pas : c'est un *acte* qui s'accomplit sous nos yeux, un acte dont les acteurs ne sont que des *figurants*, un acte auquel communient dans le silence de leur âme ceux devant qui et pour qui les acteurs ont réveillé le rêve, endormi dans les livres, de quelque inspiré. Cela dit, nous ne sommes pas dupes : plus l'acteur est grand, plus c'est lui que nous allons voir : Gérard Philipe dans *Le Cid* ! Certes, on dira bien qu'il était Rodrigue — mais c'est lui qui l'était. Saisit-on bien quel travail d'équipe et quel engagement personnel il y fallait ?

Sous le jour où elles sont action et création, liturgie et poésie diffèrent sensiblement.

Le poète tire son acte de sa subjectivité la plus irréductible. Comme dit P. Emmanuel, il veut tout tenir de lui-même, il s'identifie le monde — il devient même Dieu : « Le paradoxe des natures poétiques, c'est, sitôt imaginé, de vouloir posséder l'absolu », de croire plutôt qu'il suffit de l'imaginer pour le posséder, « de confondre l'aspiration et le fait ». « Elles traitent l'éternel comme un objet ; plutôt que de s'y rapporter, elles le rapportent à elles ». L'imagination créatrice est mise au service de l'art, de la création, non de la vie personnelle de l'homme de l'art. L'artiste est bien réceptif : mais il ne reçoit que lui-même ; il se saisit à travers le monde, il se saisit (volupté rare !) en train de s'exprimer dans son langage, en train de plier la matière (verbale, sonore ou plastique) aux fins de sa subjectivité.

Mais d'où viennent les symboles en quoi le poète s'exprime et sont-ils, dans l'histoire humaine, constants ? Inconscient collectif, disent les uns. Influence inconsciemment enregistrée de la communauté culturelle où l'artiste a grandi, plutôt. Peut-être aussi convergence spontanée des âmes qui tiendrait moins à une transmission historique qu'à la structure naturelle de l'esprit incarné.

Trancher ce débat permettrait de répondre à une question délicate : aurons-nous un jour une poésie propre au monde technicien dont l'aurore emplirait notre ciel ? Une poésie indépendante des symboles traditionnels plus liés à l'état naturel ou artisanal qu'à l'état artificiel et scientifique de l'humanité ? Pour jouer au prophète, au minimum faudrait-il appréhender le monde en technicien. Comme j'en suis incapable, il m'est imposé de m'abstenir. L'avenir répondra¹⁵.

15. Je ne trancherai pas non plus la question de la valeur commune ou provisoire des grands symboles mis en œuvre dans le culte chrétien : le bain, le parfum, l'onction, le repas, la lumière, le feu. Il ne fait pas de doute qu'ils perdent actuellement de leur pouvoir. On pourrait se demander si nous les respectons assez, si nous ne les avons pas réduits à une algèbre sans âme, par souci de commodité : le baptême sera-t-il un jour un bain ? Et quand l'autorité le voudrait, clercs et fidèles auraient-ils le courage d'y consen-

Mais il est aisé de le comprendre, si l'artiste veut tout tenir de lui-même, son art dépend étroitement de ce « plexus solaire, sans lequel, disait Anna de Noailles, il n'y aurait pas de poésie ». D'aucuns seraient plus cruels : névrose, diraient-ils, passions. On le comprend alors : certain art peut grincer horriblement. On s'explique aussi la vanité, la susceptibilité des artistes, leur férocité entre eux : compensations de leurs difficultés, voire de leurs échecs. Car, c'est Aragon qui l'a dit, la poésie est « un grand échec qui se perpétue », et l'on ne soupçonne pas d'ordinaire à quel point c'est vrai.

Voir son âme est en effet impossible ; la donner à voir plus encore. On ne la saisit que par intermittences, à travers une multitude d'actes variables en intensité. Ce qui en subsiste dans le gel de l'œuvre est toujours plus ou moins décevant. L'acte créateur peut donc être pris pour idole : à sa vie spirituelle, Gide a préféré son art. Est-il pire caricature de Dieu dans une vie ? Je n'oserais pas l'affirmer. Car si l'argent et le pouvoir risquent de ne pas décevoir au même point, il faut bien le reconnaître, ils promettent moins, ils ne prétendent pas si haut : user du monde, fût-ce pour en jouir après l'avoir transformé, n'apporte pas (et de loin !) la même ivresse qu'en révéler le sens, en le recréant dans la beauté. Le public ne s'y trompe pas : Onassis n'est pas une « idole », même quand *France-Soir* s'occupe de lui. Gagarine a pu l'être : sa technique était alors poésie. Brassens et Jeanne Moreau dureront plus longtemps, comme tous ceux qui tirent de leur âme les rêves de l'humanité.

L'acte liturgique est bien une sorte de rêve. Mais personnel bien plus que subjectif : comme toute activité chrétienne, il

tir ? L'Eglise peut-elle assumer seule une entreprise de rééducation des hommes de notre monde en matière d'expression ? Ne serait-il pas difficile d'amener simplement les fidèles à faire le même geste que le prêtre pendant le chant de la prière du Seigneur ? Ils le faisaient bien à l'époque des catacombes... Et que dire d'un possible retour au baiser de paix ? Par contre, tous, je crois, accepteraient volontiers que le prêtre ou le diacre dépose le corps du Christ dans leur main. Ce serait tellement plus propre... et plus beau !

est à la fois de Dieu et de l'homme, il sourd de l'intimité de l'un avec l'autre, il procède à la fois du Saint-Esprit et du cœur. Dieu se donne, il sanctifie ; l'homme, en le recevant, se reçoit lui-même : la pleine qualité humaine de ses actes et donc de sa personne est un surcroît de la grâce de Dieu.

Le chrétien ne cherche pas à *se voir* agir, il veille à se tenir attentif à l'Esprit qui le pousse dans les directions de la Parole de Dieu. Son action procède d'une disponibilité à la grâce : pour s'identifier à Dieu il se détourne de lui-même, il se perd de vue, il tend à se dépouiller. Le poète se cherche, le mystique ne tend qu'à s'oublier ; sa joie n'est pas d'agir, de créer, mais d'être à Dieu. Elle est la joie du Christ qui se rassasie de la volonté de celui qui l'a envoyé.

Saint Jean de la Croix peut bien chanter sa quête de Dieu : il ne s'ensuit pas que cet acte s'impose ; il s'agit de vivre et non de se raconter. S'il chante, son chant ne sera jamais, selon le mot de Baruzi, que « le mouvement de retour de la contemplation mystique », un surcroît. Nécessairement lyrique, mais plus négatif que positif, insistant sur l'au-delà dans lequel Dieu se donne, sur l'impuissance du mystique à le trouver par lui-même et du poète à chanter ce qu'il a vécu : « Mais c'est de nuit ». De même, dans le *Cantique des Cantiques*, il est plus souvent question de chercher l'Époux qui se cache que de célébrer l'instant où l'épouse l'a trouvé.

L'action liturgique, elle, s'impose, et le lyrisme qu'elle draine avec soi. Parce que je veux recevoir l'action du Christ selon les modes sacramentels qu'il a voulus, j'use des arts sacrés dans la célébration pour me disposer à cette influence du Christ. J'accepte donc d'entrer dans des formes poétiques inventées par autrui (le Christ lui-même en premier lieu qui a voulu le jeu poétique du baptême, de l'onction, du repas) et, par mon usage, j'accepte d'entrer dans leur signification.

Cette volonté m'impose un engagement : présence d'esprit à travers la présence du corps. Plus encore cette volonté est-elle le fruit et la condition d'un acte théologal : je crois en ce que je viens de faire et c'est pourquoi je le fais ; je le fais

aussi pour y croire d'une foi plus vivante encore par l'effet d'un amour plus grand.

Cette volonté m'impose aussi d'oublier mes goûts du moment, mon émotion subjective : il me faut vivre en carême quand j'aurais envie de jubiler, ou jubiler quand j'ai envie de pleurer. Je ne suis pas ici pour faire ce qui me chante, mais pour chanter ce que, dans l'Église, Dieu fait.

J'userai donc de l'art, de l'émotion esthétique, mais pour les dépasser : l'émoi n'est pas le canal de la grâce, et mes vibrations ne conditionnent en rien les dons de Dieu. Lui, par contre, se doit d'attendre l'ouverture de mon cœur, pour se livrer à moi. « Serviteur inutile », l'ébranlement esthétique peut bien jaillir à l'instant de la prière, il n'est pas l'acte de prier. Il n'en est pas moins indispensable : comment sans lui, me composer ? Comment ne pas rester à la surface de moi-même ? ne pas me contenter d'être une raison qui voit et juge, une volonté qui se met au garde à vous ? Or ce n'est pas être pleinement humain qu'en rester là. L'émotion poétique crée un climat où l'éveil du cœur est plus facile, et, dans le cœur en éveil, l'acte de la charité, qui rejoint seul le Dieu vivant.

Du côté du président de la prière, ces conditions du culte imposent des devoirs. Il n'est pas un professeur, il est un célébrant. Le sacrement du premier célébrant, le Christ. Et, de même que Jésus par sa prière céleste crée la nôtre, mais à l'intérieur de nous, l'officiant, par le rayonnement de la sienne à l'intérieur de ses attitudes sensibles, crée, du dehors, un appel à notre propre oraison. Comme Barrault sur scène, on le regarde, on s'accorde à ce qu'il fait, lui qui agit « *in persona Christi* », c'est-à-dire joue parmi nous le rôle du Christ. Il doit être tel que ses gestes puissent évoquer les nôtres (comme un nécromant, par son pouvoir, évoque les morts). Il doit, par son art de représenter le Christ, créer notre art de jouer (et d'être) le corps du Christ.

Mais il n'est tel que par la volonté de Jésus-Christ. Lui seul parle quand nous lisons la Parole, purifie quand nous baptisons, oint de l'Esprit quand nous confirmons, consacre

lorsque nous offrons, pardonne quand nous absolvons. Nous le savons, mais nous l'oublions : notre confession de foi n'a qu'un Prêtre, même si ce Prêtre se donne à toutes les époques des foules de serviteurs.

Or, ses ministres, nous le sommes sacramentellement : l'efficacité de nos gestes dépend de leur valeur de signification. Il s'agit de *manifeste* ce qu'a voulu, veut *présentement*, et fait le Christ. Il s'agit de le rendre présent, étant entendu qu'il veut le *jeu* qui le *re-présente* et s'en sert pour accomplir et signifier ce que nous accomplissons et signifions en son nom.

Ainsi, notre création poétique est de type prophétique, si la prophétie est l'acte qui véhicule la Parole de Dieu. Ezéchiel, paralysé, prophétisait l'impuissance de Jérusalem investie, incapable d'échapper à son destin. A l'autel nous prophétisons la puissance qu'a le Christ de nous libérer par le don de son propre corps — et le peuple des communiants prophétise l'assemblée des saints.

Je sais : beaucoup de ceux qu'anime un vigoureux esprit « missionnaire » vont protester en me lisant : est missionnaire celui qui parle aux païens, non aux seuls croyants. Eh bien, non ! Certes la parole aux païens est le premier devoir de l'Eglise — et j'accorde que nous sommes loin d'en porter le souci comme il faut. Mais la parole est toujours un acte de l'envoyé de Dieu *comme tel*. Or aucune parole n'est aussi assurément efficace, assurément Parole de Dieu, que celle du célébrant. Il nous faut donc tenir les paroles sacramentelles pour la plus haute prédication de la foi : terme de l'annonce faite aux païens, sceau du Seigneur sur le témoignage de ses envoyés.

Voilà de quoi délivrer le clergé contemporain à la fois des vestiges d'un ritualisme stérile et d'un certain mépris des rites qui, par réaction, se fait jour actuellement. Loin de moi en effet la tentation de vouloir exorciser la peur du ghetto pastoral qui empêcherait le prêtre de s'adonner à la mission auprès des païens : cette crainte est saine. Elle ne doit pourtant pas nous empêcher d'affirmer ceci : il est possible, il est in-

dispensable de faire de la liturgie une prédication, un acte éducateur de la foi : « Quand je vois qu'ils assistent à un baptême sans trop y croire, disait ce curé d'un village quasiment païen, je me rappelle que je représente le Christ, je vis de foi et je tâche d'exprimer de mon mieux cette foi de l'Eglise qui semble se concentrer en moi... Au Seigneur de toucher leur cœur et de le convertir. Je ne puis pas faire plus, mais je me dois, je leur dois, je dois au Christ et à l'Eglise de ne pas faire moins ». Un tel témoignage, loin de rendre inutile une réforme des rites, conduit au contraire à l'exiger plus vivement. Mais il souligne un fait capital : l'attitude profonde du ministre a plus d'importance, en un sens, que les mots et les gestes rituels. Si parfaits qu'ils soient, un célébrant sans conscience a le triste pouvoir de les dévaluer dans la conscience du peuple chrétien. De même la conviction du prédicateur a parfois plus de poids que la clarté de son discours. Magie ? Non, rayonnement spirituel de la foi.

Entendons-nous bien : le ministre doit jouer le Christ-Sauveur ; donc accomplir ses gestes et redire ses paroles sans y rien changer, les articuler et les poser aussi clairement qu'il peut. De ce point de vue, paroles et gestes sont premiers. Mais ce sont gestes et paroles d'homme et non de robot. Si la personne du ministre n'est pas présente à ce qu'il fait, comment pourrait-il, à travers son humanité, faire apparaître le Seigneur qui, homme au plein sens du terme, ne manquait pas, lui, d'être engagé humainement dans son action, et l'est à coup sûr, dans les actes sacramentels infiniment plus que ses serviteurs ? Ainsi, pour que les gestes du célébrant soient perçus comme signes qu'une personne — Dieu, le Christ — adresse à d'autres personnes, il est indispensable que le célébrant apparaisse lui-même comme une personne donnée à l'œuvre qu'elle accomplit : un signe vivant. Comme le Christ céleste « toujours vivant pour intercéder en notre faveur » (*Hébr.*, 7, 25). Et comme l'Eglise dont toutes les forces de prière culminent dans la liturgie où elles sont assumées par le Christ au bénéfice de l'humanité.

Voilà pourquoi, si peu efficace que soit un sacrement mal

reçu, le même sacrement parce qu'il est bien *administré* (ayons soin de peser le mot au poids de l'étymologie : parce que le ministre s'est comporté en bon serviteur) n'est pas un geste vain : sa prière a noué sacramentellement la prière de l'Eglise et celle du Christ : il a bel et bien signifié leur amour ; par son engagement personnel il a bel et bien grandi dans la foi, l'espérance et l'amour ; ni à ses propres yeux, ni aux yeux des autres, il n'a été un fonctionnaire ou un amateur : il a fait l'acte de son ministère, il a fait son *métier*. Au double plan de la vie théologique et de la valeur humaine, il n'a pas perdu son temps.

Semblable exigence de présence ne va pas sans appeler des conditions. Pour être tout ce qu'il doit être, il faudrait que le célébrant soit libéré de tout ce qui n'est pas sa propre action. On ne voit pas Barrault sur scène jouer Rodrigue et commander aux machinistes de guider les autres acteurs, même s'il a dirigé les répétitions. On voit, hélas ! Monsieur le Curé réveiller les chanteuses et froncer le sourcil en direction des enfants quand il ne va pas les talocher vertement. Eh bien, c'est intolérable ! Ce n'est pas même du travail d'amateur, c'est du gâchis organisé. Une paroisse qui veut vivre (je parle ici d'abord pour les fidèles) a le devoir de s'équiper d'un groupe de ministres (ordonnés, pourquoi pas ?) qui, dans le jeu liturgique, prennent en charge, chacun pour leur part, le déroulement de la célébration. Assez nombreux aussi pour que, dimanches et fêtes, un prêtre ne célèbre jamais seul. Il n'est pas bon de laisser aux autres prêtres le soin d'aider le célébrant ; ils ont autre chose à faire : célébrer ailleurs, concélébrer à l'occasion, ou même prier dans leur chambre, puisque c'est le jour du Seigneur. Nul besoin d'être prêtre pour remplir un rôle de diacre, de chantre ou de lecteur. Une entreprise efficace n'embauche pas des polytechniciens pour assister le directeur comme agents de maîtrise ou comme ouvriers...

Mais quand ce beau rêve deviendrait réalité, il resterait que tels ou tels, prêtres ou laïcs, n'ont pas le don de célébrer. Or nul d'entre eux ne doit être... excommunié. Il ne faut donc pas en prendre son parti. Certes l'expression est une technique

et s'apprend. Le séminaire doit y pouvoir avant l'ordination. Mais admettons que ce soit impossible. Il reste alors à vivre de foi. Médiocrement doué, jamais un acteur ne passera la rampe. Mais, sans rien renier de ce qui précède, le célébrant, laïc ou prêtre, n'est pas un acteur de même type que les marchands d'illusions, si noble soit leur art. Il est acteur non pas de rêve mais de la réalité divine dont le Christ est pour nous l'auteur. Qui vit de foi, surtout dans l'acte liturgique, ne saurait aboutir à l'échec : à qui fait de son mieux, jamais le Christ ne refuse l'Esprit.

Questions et souhaits

Même si cet art n'est pas en tout point assimilable aux autres, la liturgie est donc un art. Ici, je pourrais conclure, ayant été fidèle à mon propos. Mais, après la théorie, j'aimerais saisir l'occasion qui m'est offerte de manifester quelques désirs.

Prêtre et frère prêcheur, formé par la célébration des mystères et de l'office divin, j'ai été sensible à l'invitation que voici : « Les prêtres doivent veiller à cultiver comme il se doit la science et l'*art* liturgique, pour que leur ministère liturgique permette aux communautés chrétiennes qui leur sont confiées de louer toujours plus parfaitement Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit »¹⁶. C'est pour qu'il en aille bien ainsi que je me permets d'écrire ce qui suit.

En matière de « chant » les décisions récentes ont eu d'heureux résultats. Elles ont, au plan du droit, condamné l'insignifiante « messe basse » en rendant la liberté de doser la festività : désormais, il faut chanter tout ce qu'on peut, et l'on peut ne chanter que ce qu'on juge bon de chanter. L'application de cette règle va favoriser un lyrisme mesuré par les possibilités.

Mais le style de la vie contemporaine ne pousse pas à faire les frais de la festività. J'ai naguère évoqué dans cette revue¹⁷

16. Décret *Presbyterorum ordinis*, n. 5.

17. Cf. *Lumière et Vie*, n° 58, p. 79.

la multiplication des célébrations : la migration des gens, le dimanche, devient tellement importante, qu'ils tendent à « prendre la messe » (et à exiger qu'on la leur fournisse) n'importe où et n'importe quand. Si l'on veut avant tout leur faciliter l'accomplissement du précepte, le clergé n'en finira pas de célébrer. Ou bien il nous faudra prendre les moyens d'une véritable qualité et nous doter (en maîtres de chœur et ministres, en prêtres surtout) d'un équipement beaucoup plus imposant. Ou bien il nous faudra consentir (je parle pour la France) à diminuer sensiblement le nombre de célébrations. Du coup certains seront amenés à « manquer la messe » plus fréquemment.

On conçoit que l'autorité hésite à prendre une pareille décision. Serait-elle pourtant déraisonnable ? Il m'est arrivé, lors des confessions pascales, de demander à quiconque s'accusait de manquer souvent la messe pourquoi il agissait ainsi. A ma surprise, dans le plus grand nombre de cas, les excuses étaient valables, et le précepte n'urgeait pas. Ne serait-ce pas que la loi n'est plus adaptée et qu'il faut la réviser ? Car il n'est pas sain d'imposer au peuple de mauvaises lois : elles discréditent l'autorité. Dans l'Eglise orthodoxe, sa formulation est plus simple : qui manque, par sa faute, de participer à l'eucharistie trois dimanches consécutifs est de ce fait excommunié. Le prêtre orthodoxe qui me citait ce canon conciliaire¹⁸ ajoutait avec un sourire que beaucoup d'orthodoxes en France étaient excommuniés. Il n'était donc pas dupe, lui non plus.

Déchristianisation ? Sans doute, et facteur, par défaut d'audition de la Parole, d'une croissante déchristianisation.

18. Il s'agit d'un concile œcuménique postérieur à Nicée. Mais voici un canon du concile tenu à Elvire (Espagne) en 305 : « Si un citadin ne va pas à l'église trois dimanches de suite, à titre de correction, qu'il s'en abstienne quelque temps ». Il s'excommunie de son propre chef ? Eh bien ! pour sa pénitence, que l'Eglise l'excommunie temporairement. « Presse-toi de revenir », gronderait aujourd'hui son curé. Or, je me le demande : supposé que nous pressions les paroissiens décidés à ne pas communier, de se retirer après la prière universelle, peut-être auraient-ils envie d'y rester. Qui tirait sur la queue de l'âne afin de le faire avancer ?

Mais aussi genre de vie différent. A mon sens la multiplication des « heures de messe » ne produira pas grand fruit. Peut-être les gens trouveront-ils plus facilement à faire entrer la messe dans leur programme, mais ils ne seront pas intérieurement plus libres d'y assister : loisir ou travail, leur activité les préoccupera. Or, à la désagrégation de la communauté liturgique s'ajoutera l'absence d'une expression liturgique de valeur, apte à les réveiller. La célébration courante sera ce qu'elle est, hélas ! trop souvent : convenablement prosaïque et pas captivante pour deux sous.

Ne pourrait-on donc admettre que le précepte soit plus indicatif qu'impératif, qu'une eucharistie de semaine, puisse, pour de bonnes raisons, remplacer l'eucharistie du dimanche ? On pourrait alors inviter les prêtres à ne plus célébrer tant de messes : en ville, chaque paroisse proposerait trois ou quatre célébrations, mais de qualité. Les curés de campagne pourraient célébrer, tantôt ici, tantôt là et, dans telle desserte, en semaine quand, le dimanche, ils n'auraient pu y venir.

Proposition trop libérale ? Je sais, le jour du Seigneur... Franchement, l'est-il pour qui travaille ou s'amuse fort et saisit une messe au vol ? Mais je demande aux historiens : comment faisait-on aux premiers siècles de l'Eglise ? Multipliait-on les heures de célébrations ? Il y avait pourtant bien des mères au foyer, des travailleurs du dimanche, des gens retenus par une urgence. L'important n'était-il pas que la communauté se rassemblât pour célébrer dignement les mystères même si certains ne pouvaient y participer, plutôt que d'offrir à chacun une gamme étendue de possibilités d'accomplir son devoir ? N'est-ce pas la clé du problème ? Ce qui me paraît compter d'abord, c'est que chaque Eglise célèbre pour toute l'Eglise y compris les absents (empêchés surtout) et célèbre en beauté pour ceux qui ont pu venir. La mise en règle individuelle, avec une loi d'autant plus onéreuse et impraticable qu'elle a plus de rigidité, n'est pas un but : il faut viser la meilleure participation, non la participation à tout prix.

Autre problème : la longueur des célébrations. Le schéma de l'Eucharistie est pour l'instant aussi serré qu'un corset. Mis

à part quelques formules, tous les éléments sont également imposés. Prenez-vous, pour de bonnes raisons, le parti de ne pas chanter le chant d'entrée, il est demandé que vous le fassiez lire à haute voix, ce qui est dénaturer sa fonction, l'enseignement prenant le pas sur la création d'un climat.

Ne serait-il pas plus simple de proposer deux ou trois schémas d'eucharistie, l'un plus long, les autres plus brefs, mais tous festifs à quelque degré. Le rite de l'entrée, par exemple, pourrait en semaine être réduit à un beau silence et à la prière du célébrant après le baiser à l'autel. L'offertoire, la communion et même le canon gagneraient à être abrégés ; les chants qu'on ne chante pas en fait, à être supprimés. Des aménagements de ce genre permettraient de garder toute sa valeur à tel élément considéré comme plus important : psaume responsorial, *Sanctus*, *Pater*, qu'il serait alors obligatoire de solenniser par le chant.

Il serait d'ailleurs sage de laisser, dans une loi-cadre, une marge de liberté au célébrant. Pourquoi préciser dans le détail les chants à utiliser ? Mis à part le psaume responsorial (réduit à un doublet disgracieux de l'épître puisqu'en général il est seulement lu), ne pourrait-on entériner officiellement ce qui tend à devenir la coutume : le choix des chants d'entrée et de communion est laissé à la discrétion des pasteurs pourvu qu'ils aient le souci de ne pas s'écarter de la tonalité liturgique et s'en tiennent à l'usage d'un recueil approuvé.

En matière de festivité, l'Office divin des prêtres astreints au chœur pose aujourd'hui des problèmes brûlants. Il faut dire un mot de l'usage des langues populaires, si délicat que ce soit. Sauf concours de fidèles, une décision récente, et de la plus haute autorité, vient de le prohiber. Je ne crois pas qu'elle soit longtemps applicable : les garçons qui entrent dans les noviciats ne peuvent s'en accommoder. Dans l'ensemble, ils ignorent le latin, et si volontiers qu'ils l'apprennent pour d'autres raisons, ils en savent trop peu pour parvenir à un usage aisé. Pourquoi, dès lors, ajouterait-on au côté pénitentiel de leur prière cette difficulté de surcroît : prier dans un langage, qui, même lorsqu'ils en usent sans trop de

peine, ne crée pratiquement pas l'inter-communion des cœurs, étranger qu'il est aux acquisitions primitives de leur esprit ? Or, en paroisse, ils prient de plus en plus dans leur langue. Qui leur fera comprendre qu'il puisse exister quelque utilité d'agir autrement ? Si l'on y tient, je crois qu'ils s'en iront. Qu'on le veuille ou non, c'est ainsi, et, je le dis comme je le pense, le pape lui-même n'y pourra rien. Moins encore les services de la Curie et les groupes de pression qui ont suggéré et conseillé une décision en vue de laquelle les intéressés ne semblent pas avoir été largement consultés. Sans doute avait-on le droit de ne pas chercher à les entendre, mais, je le dis avec respect, en le faisant, on eût évité un pas de clerc. Il est des faits contre lesquels les lois ne peuvent rien.

Mais il y a plus grave. L'Office est fait pour être, en grande partie, chanté. Les moines eux-mêmes — quelque amateurs de grégorien qu'ils soient, et avec raison — y ont, pour Matines et souvent pour d'autres heures, presque totalement renoncé. On ne fait pas fête à longueur d'années.

Que la structure ancienne de l'Office choral convienne aujourd'hui, je ne le pense pas pour ma part et, sur ce point, je suis sûr de n'être pas seul de mon avis, mais d'exprimer une opinion largement répandue. Matines est un boulet : j'ai vu promener cette heure de la minuit à l'aube et, pour finir, au soir ; sauf la nuit, elle fait double emploi avec Laudes le matin, avec Complies le soir. La multitude des heures avait contraint, en fonction des exigences du ministère et du travail, à des blocages fâcheux : j'ai vu, certain jour de fête, psalmodier, d'un seul trait, Tierce, Sexte, None et Vêpres... avant le repas de midi. On m'a contraint, jeune prêtre, à célébrer *ma* messe à 6 heures 30, à chanter la messe conventuelle à 7 heures et à dire ensuite Laudes, Prime et Tierce en privé. La concélébration a remis quelque ordre dans cette anarchie. Il reste ceci : je ne crois pas qu'un apôtre d'aujourd'hui, même s'il tient à consacrer dans sa vie une part importante de son temps à la célébration festive de l'Office divin, puisse supporter un autre type d'horaire que celui-ci : Laudes le matin, une petite heure à midi, Vêpres dans la soirée, Com-

plies après le dîner, et, pour marquer les jours de fête et les dimanches, une vigile qui remplacerait Complies ce soir-là. Peut-être faudrait-il encore accorder que l'Eucharistie remplace Laudes ou Vêpres si on la célèbre à l'heure prévue pour l'un de ces offices. Par contre la prolongation des heures principales par un moment d'oraison intégré après le Capitule, et des suggestions pour la prière secrète — à *maintenir en tout état de cause, et même à développer* — seraient du plus heureux effet. Je ne suis pas sûr en effet que nous n'allions pas vers une époque où la festivité liturgique ne sera plus supportable à haute dose tous les jours. A mon sens le prosaïsme où nous nous complaisons pour « assurer la célébration de tout l'office » n'est pas une solution. Il faut trouver un équilibre hebdomadaire et non quotidien de la prière publique et de l'oraison en secret.

Reste un problème difficile : on ne peut penser que le trésor de la tradition fournisse exactement tout le matériel dont nous aurons besoin. Je n'en prendrai qu'un exemple. Les hymnes du bréviaire (monastique surtout, car leur texte est plus pur) sont, globalement, un ensemble poétique et religieux de grande valeur. Eh bien ! ce trésor va passer au musée : quelques érudits l'iront chercher dans les livres anciens. « Sources chrétiennes » (qui sait ?) leur consacreront peut-être un volume, comme à Romanos le Mélode, mais le clergé aura quelque peine à s'en servir. Non par mépris. Par impuissance. Même traduits, ces textes sont trop loin de nous : ils datent d'avant l'électricité qui a prolongé les jours, éteint le crépuscule et l'aube et mutilé les nuits. Chanter l'aurore en plein soleil et la tombée du jour à la nuit noire n'a pas de sens. Et je ne parle pas du coq « *ales diei nuntius* » ! il ne chante guère à Paris où le bruit souterrain du métro annonce plus inexorablement le jour.

Ne pourrait-on tirer des recueils anciens de chorals et de cantiques telle ou telle pièce qui soit digne de l'Office divin ? Ne pourrait-on, enfin, créer ? Non qu'il soit question de faire n'importe quoi. L'autorité, sur ce point, a le droit d'être vigilante, mais, loin d'étouffer, qu'elle encourage et

appelle de ses vœux le travail des créateurs et l'effusion de l'Esprit. Elle sait bien à quels signes reconnaître ce dernier. Le sens de la foi (ou la pureté doctrinale), la mesure dans l'allégresse, la sérénité dans la plainte ; en un mot, le plus plein de tous, la paix, la paix qui, dans le domaine de l'expression, ne va pas sans la beauté. Car le mot de Pie X demeurera toujours, en matière d'arts sacrés, le programme de l'Eglise : il faut que le peuple chrétien et les prêtres puissent prier sur de la beauté.

Critère trop subjectif ? A coup sûr, si la Cour Suprême est l'unique instance, et si, de plus, le nombre de juges est strictement limité. Mais si on desserre les bandelettes de la liturgie embaumée d'autant, le tri se fera de lui-même, les usagers, à la longue, trancheront. Croit-on que les recueils de nos mélodies grégoriennes, de nos hymnes et de nos oraisons aient été constitués par le seul flair de l'autorité supérieure ? Que d'une production qui dut être plus abondante, rien, jamais, n'ait été éliminé après avoir servi quelque temps ? N'est-ce pas d'ailleurs ce qui arrive sous nos yeux ? Combien de cantiques ont eu le temps de leur succès, qui maintenant sont dépassés ?

**

La liturgie de l'Eglise naît au confluent de deux fleuves.

Celui de la création d'abord. Car, fût-ce obscurément, le *cosmos* nous parle de Dieu dont il est le vestige, et l'homme, image de Dieu en même temps qu'il est le microcosme, trouve dans la nature de quoi se dire à lui-même et chanter sa parenté avec Dieu.

Il faut donc tendre à éduquer en chaque homme le poète. Alors des poètes, parmi les croyants d'abord, sauront tirer de l'univers, des objets, des formes, des chants qui seront leur création à eux, en même temps que, selon le mot de Charles du Bos, ils seront une « création indirectement issue de Dieu », puisque Dieu l'aura « librement consentie au génie créateur de l'homme ». Et l'Eglise, dans son culte, ne sera pas en peine de poésie pour éveiller dans ses fils le goût du Créateur et Père de tous.

Mais la liturgie s'enracine aussi dans l'Écriture : « Si le dialogue avec Dieu trouve son expression unique dans le symbolisme de la Bible, c'est qu'une langue poétique était nécessaire à la grâce ». Nous ne pouvons donc nous passer d'être à l'écoute du langage inspiré. Faute de quoi notre art même serait probablement très peu humain. Mais si, dès l'enfance, la Parole nourrit nos imaginations, nous aurons des chances d'inventer pour chanter le Verbe « une langue qui ait des ailes » et des arts dignes de ce nom. Alors la Parole, véhicule de la grâce, sanctifiera, fécondera et sauvera l'art humain. Et nous ferons mentir cette triste phrase : « *La poésie, je la trouve encore en dehors de l'Eglise, dans le monde, mais hélas pas dans l'Eglise et de moins en moins* »¹⁹.

Claude BOURGIN, o. p.

19. Dans *Signes du temps*, mai 1965, p. 31.